

# Des adolescents vaudois disent leur monde

**Vaud** Le Musée de l'Elysée à Lausanne consacre une grande exposition aux images de l'adolescence. Des gymnasiens de la Riviera vaudoise cherchent à leur tour les mots pour parler de leur âge, entre amour et violence

Marco Danesi

La grande majorité des jeunes iraient bien, dit-on ces temps-ci. Contre 2% de délinquants, rebelles, têtes brûlées qui hanteraient les rues, les postes de police, les palais de Justice et les institutions d'accueil. Des gymnasiens du Burier contestent cette image rassurante. Entre La Tour-de-Peilz et Montreux, ils se retrouvent à l'heure de midi pour un cours à option sur la violence. Au bout, il y aura pour certains d'entre eux un travail de maturité sur le sujet.

Entre 16 et 18 ans, garçons et filles, ils affichent des têtes d'adolescents. Ni enfants ni adultes, acnés. Gilbert Holleufer, leur professeur, canalise leur envie de penser la violence qui colle à la peau des jeunes. A la fois vécue et médiatisée à outrance, l'excès ou la brutalité s'invitent dans leurs vies sans les hanter. C'est une condition existentielle. Ils en parlent à bâtons rompus. Et ça débouche fatalement sur leur identité, leur état, leur place dans la société, leur avenir.

## Armé et désarmé

L'idée de les rencontrer était née à la suite d'un fait divers impliquant un gymnasien en avril de cette année. Un étudiant de vingt ans avait été interpellé et arrêté par la police dans un établissement lausannois. Armé et désarmé, il avait avoué des envies de suicide. On avait aussi craint une tuerie de masse, à l'image d'autres massacres perpétrés aux États-Unis notamment.

On revient alors aux 2% de jeunes violents qui coloniseraient les statistiques. La classe branle la tête. Ce n'est pas si simple, nuancent-ils. «Nous ne sommes pas tous, tout le temps, bien sûr nous, en bonne santé, heureux d'être au monde.» D'autant plus que les gymnasiens ne sont plus une sorte d'élite – à tort ou à raison on l'a cru longtemps – à l'abri des maux qui rongent le corps social. Les classes se sont ouvertes, démocratisées. Elles ont un air cosmopolite, désormais. Et le mal-être du monde y a pris aussi ses quartiers. Voilà pourquoi les jeunes étudiants avaient écouté, sceptiques, la conclusion lénifiante des états généraux sur la violence organisés par le canton de Vaud le printemps dernier. Il suffirait de s'occuper d'une minorité pour régler l'affaire, semblait prétendre les experts. En réalité, les ados du Burier ne se retrouvent pas dans le portrait esquissé par le congrès de spécialistes.

L'idée que 98% de jeunes n'auraient pas de problèmes néglige les troubles tentaculaires de l'adolescence, croient-ils. Il y a des dépri-



Gilbert Holleufer au milieu de ses élèves. Les adolescents réclament de la reconnaissance et du respect. Ils reprochent aux adultes, aux autorités, à la police de négliger leurs appels. Ou de leur donner des réponses inadéquates. GYMNASÉ DU BURIER, LA TOUR-DE-PEILZ, 23 MAI 2008

mes. Il y en a qui mangent trop, qui pas assez. Puis des révoltes, des déceptions, des abus d'alcool, de drogues, et pourtant on ne tombe pas dans le crime, se défendent-ils. Il y en a qui n'ont pas d'argent, pas de place d'apprentissage, d'autres qui peinent à l'école, et cependant tout le monde ne pense pas à se tuer, jurent-ils. La classe ne veut pas qu'on ignore cette réalité patchwork, fuyante.

## Reconnaissance et respect

Alors, ils réclament de la reconnaissance. Et le respect en corollaire. Ils reprochent aux adultes, aux autorités, à la police de négliger leurs appels. Ou de leur donner des réponses inadéquates. Comme si on ne les écoutait pas vraiment. Ils imaginent que ces silences, ces ratages incitent les plus démunis, les plus écorchés à se faire violence ou à agresser.

Ainsi, le reproche d'être trop violents, de ne plus avoir de «valeurs»

les assomme. Ils rétorquent que la société ne leur offre plus les repères et les valeurs dont ils auraient besoin. Dialogue de sourds? Le groupe, sinon la «bande», serait «de substitut» des balises traditionnelles désormais aux abois. La collision avec la société ne tarde pas. D'un côté, un système – ils parlent comme ça – indifférent, de l'autre des adolescents déboussolés, entre explosion hormonale sexuelle, désirs démesurés, sentiment d'immortalité et craintes paralysantes. Ils redoutent le choc qui peut faire mal. Blesser.

Mais qu'est-ce que des repères? Un cadre, des règles, avance une fille. Une autre: la famille, les amis. Au fond de la classe: un rocher dans la tempête. Tout le monde n'est pas d'accord. Pour certains, rien n'est acquis, tout est toujours à reconstruire. Comme le respect, qu'il faut gagner et regagner. Alors qu'autrefois «il était donné». La parole circule. Elle s'arrête sur les buts, les rêves d'une vie, l'envie d'une existence

sans limites, prête à tout. Plus les uns et les autres sont contrariés, vidés de leurs substances, plus la violence guette. Une fille encore: «Il faudrait que les portes restent ouvertes aux rêves. La fermeture provoque déception et révolte.» La classe a l'intuition d'un besoin profond d'amour, d'empathie, d'encouragement. Il faudrait leur dire qu'on les aime. Sans conditions.

Et qu'est-ce qu'on leur propose? «Compétition et sélection, dès l'école obligatoire.» Le débat devient concret. Il touche à leur expérience, à leur passé quotidien. Ils hésitent entre le rejet des filières scolaires propres au canton de Vaud – le secondaire I, de 13 à 16 ans, se partage en trois voies: baccalauréat (VSB), générale (VSG) et à option (VSO) – et leur fatalité. «Il faut bien trier les bons et les mauvais.» C'est vieux comme le monde. Faut-il partager, discriminer ou au contraire y renoncer au nom de l'égalité des chances et de traitement? Ils savent que

l'école ne peut pas corriger les différences, raboter les irrégularités. Ils savent aussi que la sélection se fera tôt ou tard, qu'on le veuille ou pas.

Ebranlés, ils dénoncent les préjugés colportés par l'appartenance à l'une ou l'autre des filières. Ils récusent les étiquettes – «nous on est des intellectuels, eux des manuels» – et cependant ils se les infligent mutuellement. On retombe sur le respect. Comme une boucle ou un cercle vicieux. Les plus faibles, s'ils sont dévalorisés, nargués, pourraient sombrer. Un étudiant aux cheveux blonds s'improvise poète pour conclure: «Au milieu de la mer démontée, il y en a qui savent nager et il y en a qui se débattent, soit ils se noient soit ils s'agrippent aux autres en les poussant au fond.»

Gilbert Holleufer, le prof, est l'auteur avec Philippe Cotter d'un ouvrage consacré aux révoltes du XXI<sup>e</sup> siècle. «La Vengeance des humiliés», Editions Eclética, 2008.